

MIQUEL DE PALOL

LE TESTAMENT
D'ALCESTE

ou la Nouvelle Phères mnémonique

*Roman traduit du catalan
par François-Michel Durazzo*

ZULMA

18, rue du Dragon
Paris VI^e

DONO DEDIT DEDICAVIT
PERE DE PALOL I SALELLAS
IN MEMORIAM

La couverture du *Testament d'Alceste* a été créée par David Pearson.
Titre original: *El testament d'Alceïtis*.

Cet ouvrage a été traduit avec le soutien de l'Institut Ramon Llull.

LLLL institut
ramon llull
Langue et culture catalanes

Ce projet a été financé avec le soutien de la Commission Européenne.
Cette publication reflète seulement les vues de l'auteur
et la Commission ne saurait être tenue responsable
de quelconque usage des informations qu'elle contient.



© Miquel de Palol, 2009.
© Zulma, 2019, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
ou sur *Le Testament d'Alceste*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

ℷ

HÉRACLÈS : Je vais de ce pas accomplir la tâche dont
m'a chargé le fils de Sthénélos.

ADMÈTE : Reste chez nous, partage mon foyer.

HÉRACLÈS : Une autre fois ; à présent le temps presse.

EURIPIDE, *Alceste*, vers 1173-1176.

Je me sauve, je me sauve, ma chère amie, car je suis en
retard.

DOSTOÏEVSKI, *L'Idiot*.

ARIEL : J'y vais, j'y vais.

(*Il sort.*)

SHAKESPEARE, *La Tempête*, IV, 1.

L'HOSPITALIER : Attendez ! Attendez !

LE GÉNOIS : Je ne puis, je ne puis.

TOMMASO CAMPANELLA, *La Cité du Soleil*.

→ *Prélude* ←
JOURNÉES PRÉLIMINAIRES
& PREMIÈRE JOURNÉE

Selon le modèle proposé par l'éditeur du *Jardin des Sept Crépuscules*, afin de faciliter la lecture, les changements de narrateur sont indiqués en marge entre crochets : 1>2 indique qu'on passe du récit principal à un récit dans le récit, 2>1 qu'on revient au récit principal, 2>3 que s'ouvre un nouveau récit dans le récit secondaire, etc. (*Note de l'éditeur.*)

I. 1

La procédure de liquidation du manoir d'Agnuala, connu au village, dans ses environs et jusque dans tous les guides touristiques, sous le nom de Mas-d'en-Haut bien que la dernière génération de ses occupants se plût à l'appeler autrement, était devenue inévitable depuis que l'industrie du liège avait connu un déclin qu'une gestion inventive et adaptée aux temps nouveaux eût évité, mais que l'indécision, le manque d'énergie, une vision étriquée et la stratégie commune aux trois principaux propriétaires fonciers et industriels de la région, les Pujana, les Dodes et les Costagrau, avaient peu à peu laissé aller à vau-l'eau, sans même qu'une catastrophe majeure y eût contribué; la seule alternative à la faillite était de procéder à sa réaffectation, bien que cela suscitât d'incessants débats chez les intéressés qui se demandaient si à ces grands maux de grands remèdes ne seraient pas plus douloureux encore que l'anéantissement pur et simple du Mas si l'on ne faisait rien. Le bâtiment se trouvait dans un tel état que le conserver avec son esplanade aménagée en jardin, l'ensemble de ses communs, son terrain boisé, ses vignobles, ses plantations irriguées et ses aires de loisir dignes d'une résidence royale était inconcevable; les démarches destinées à obtenir des délais susceptibles de faciliter, d'une façon ou d'une autre, le maintien de la famille dans les lieux à des conditions acceptables s'étaient révélées infructueuses. Après mille et un atermoiements, finalement illusoires, le temps était venu de dire définitivement adieu au passé, à ce lieu chargé de souvenirs et à ce style de vie.

Le Mas-d'en-Haut était une splendide ferme du XVI^e siècle, dont le corps principal d'origine, caractéristique du second type du réper-

toire danois et plus précisément de la troisième manière de ce même type, correspondant à un corps central de structure basilicale, marqué par divers réaménagements et agrandissements au rythme presque infaillible d'une toutes les deux générations, s'était, loin d'être altéré dans sa nature fondamentale, enrichi d'expériences spatiales insoupçonnées, chacune révélatrice d'une époque, pour la plupart discrètes et surprenantes à la fois, souvent brillantes, jusqu'à former un ensemble exceptionnellement cohérent, équilibré et, au meilleur sens du terme, achevé. Au milieu du XVIII^e siècle avait vu le jour dans une nouvelle aile le salon du Ciel vermeil, vaste espace d'allure auriqne à double hauteur, ouvert aux quatre vents, dont la partie supérieure était ornée d'un grand orgue à deux claviers et pédalier d'Azbgir, rénové cinquante ans plus tard par Cavaillé-Coll. Il s'ouvrait sur une splendide galerie à double portique, desservie par un système d'accès extérieurs agencé selon le goût français, qui comprenait un labyrinthe de cyprès selon un plan pentagonal. Au début du XIX^e siècle, lorsque, après quelques vicissitudes, la propriété passa dans les mains des Costagrau, on procéda à l'agrandissement des annexes donnant sur la vaste cour intérieure, des écuries et des celliers, ainsi qu'à la construction de la tour de l'observatoire astronomique, point culminant d'un étrange bâtiment à cinq étages décalés, chacun orné d'un balcon circulaire d'où, par temps clair, on voyait la mer et même, disait-on, l'île de Majorque, chose que la plupart ont peine à croire ; surmonté d'un dôme blanc, il était complété par un dodécaèdre de fer en saillant, à l'intérieur duquel était suspendue une cloche destinée à sonner l'alarme d'incendie. Au cours du dernier tiers de ce même siècle, on ajouta une nouvelle aile consacrée aux entrepôts et aux communs, ainsi qu'un étage supplémentaire à l'arrière, où furent aménagés des chambres, des cabinets d'étude, une seconde bibliothèque, un escalier extérieur et trois nouvelles terrasses, dont la plus ample était couverte. Ultime intervention majeure datant de plus de quatre-vingts ans, véritable exercice de style belle époque, on aménagea au-dessus du garage des installations sportives : une piscine, deux courts de tennis et un gymnase, outre des hangars pour machines agricoles, de nouveaux entrepôts et le dernier agrandissement du cellier, cette fois définitif, ses limites ayant atteint la roche.

Ce n'est pas rendre justice au Mas-d'en-Haut que d'invoquer le truisme selon lequel il jouit d'une situation privilégiée. À un peu plus d'un kilomètre et demi de la limite nord de la commune et à quelque deux cents mètres d'un chemin de terre qui sépare les communes de Peragrifada et d'Agnualla, la villa se dresse à mille cent mètres au-dessus du niveau de la mer sur le versant sud du mont du Mas, l'une des deux cimes formant le col de Jou de Vilamalla ; la seconde, à l'ouest, qu'on appelle le Petit Pujol, est d'ailleurs le premier sommet d'une chaîne qui s'élève progressivement vers le nord-ouest pour culminer, à douze kilomètres de là, avec le Trifanant, le plus haut pic de la région, à deux mille huit cent quatorze mètres d'altitude. Prenant sa source dans les alentours du Trifanant, au pied du Col de Jou, la Fraussa, rivière incorrectement appelée la França par les habitants de la région, forme une petite retenue généralement guéable, bien qu'assez profonde, certains automnes, pour qu'on préfère s'y baigner, plutôt qu'aux gorges de la Belle Megan aussi difficilement accessibles en aval, depuis les chutes d'eau et les barrages, qu'en amont à cause des cluses par lesquelles elle descend en torrent vers le sud-ouest. La demeure, à distance de tout plan d'eau, occupe une partie des terres visibles de très loin grâce à leur position élevée, tout en restant à l'abri des coups de vent et de la chaleur, du fait de la proximité d'autres cimes et de son orientation. La position exceptionnelle du lieu bénéficie en outre de trois grandes sources d'approvisionnement en eau, les deux principales destinées à l'irrigation, et le célèbre puits à margelle du XVII^e siècle au milieu de la cour centrale de la demeure qui est largement à même de la ravitailler. L'ensemble architectural se compose de trois beaux espaces : à l'ouest, du côté de l'entrée, les communs et les terres arables ; à l'est, le verger et le vignoble ; au nord, le bois. Un tiers de sa surface se trouve sur la commune d'Agnualla, deux tiers sur celle de Vallabriga.

L'esplanade actuelle conserve les traces d'un village ibérique, et la cour principale certains éléments d'une villa romaine : bases de murs et de piliers, ainsi qu'une partie d'une salle hypocauste recouverte d'une célèbre mosaïque à motifs océaniques que les experts ont rapprochée de modèles d'Afrique du Nord. De cette époque datent aussi une céramique sigillée de Gaule, un buste de dame du début

de l'Empire, appelée Pomone dans l'imaginaire immémorial, cinq fragments de pierres tombales, quelques fûts de colonnes, des morceaux de chapiteaux, un petit trésor de dix-huit pièces d'or, trente deniers et dix sesterces, et divers vestiges de harnais, de courroies et d'outils agricoles, d'objets domestiques et personnels. La plupart des fondations de la construction du XVI^e sont donc romaines, élément qui a permis aux historiens d'en déduire que le bâtiment, sans sa configuration actuelle, pourrait être la modification, la reconstruction ou la réaffectation de l'ancienne structure d'une fortification médiévale que, par élimination, ils identifient avec ce que les documents de différentes périodes mentionnent sous le nom de château des comtes de Palaçol, unique vestige d'où pourraient procéder les fenêtres gothiques bilobées à fines colonnettes en plein cintre des façades avant et arrière, traditionnellement supposées provenir du pillage d'un autre bâtiment, mais que, depuis les travaux de Josep Puig i Cadafalch, on considère comme partie intégrante de la construction médiévale.

Finale­ment, ce ne sont pas les mérites les plus appréciés du Mas d'en-Haut dans le cercle familial qui ont donné son prix à la propriété, à une époque où, dans certains milieux, les valeurs sont bien différentes. Désormais, la société Labrinsky & Tyre, un trust multinational spécialisé, d'une part dans les logiciels, le conseil et l'ingénierie entrepreneuriale, d'autre part dans le tourisme et l'hôtellerie, en assurera l'exploitation, les seuls ajustements nécessaires – rigoureusement négociés, bien que la famille ne se fasse guère d'illusions sur leur stricte application – restant d'ordre technique et pratique, car la conservation et l'équipement de la demeure sont excellents. La société gardera aussi bien la structure que la majeure partie du mobilier et de la décoration que selon les termes du contrat de vente les anciens propriétaires n'emporteront pas ; de plus elle respectera, on ne sait en vertu de quel attachement ni à quelle fin, les armoiries et l'iconographie, elle exploitera autant que possible la légende et le mystère attachés au lieu, même si, dans cette négociation, on ne saurait dire qui s'est montré le plus intéressé à les conserver, qui a formulé des exigences et qui les a acceptées. Probablement est-ce là le triomphe de Toti Costagrau, que d'avoir réussi à se faire rémunérer ce qu'en d'autres circonstances il aurait dû payer. Ils

conserveront l'appellation d'origine de la région et, sans doute profiteront-ils, s'ils se montrent assez intelligents, de la vigueur de la légende. Conserveront-ils aussi son nom secret ? Non, ce serait faire l'âne de la fable qui porte les reliques, et peut-être même pas, peut-être auront-ils seulement peur de faire fuir la clientèle, si bien qu'ils se borneront à l'appeler le Mas-d'en-Haut ; pas question de prendre des risques avec celui utilisé, avant ses échecs politiques, par l'iatromante Bernat Aureli de Triasdevila qui, contraint de fuir, dut se défaire de la demeure pour se procurer les fonds nécessaires à son exil ; ils ne révéleront pas qu'il fallut trente années de souffrances et de surprises au francophile Lluís Albert Costagrau pour découvrir que la dernière génération d'occupants, de plus en plus lucides, voire, pour un bon nombre, de plus en plus impuisants, se plaisait à donner à la demeure le nom du Jeu dont elle avait été le théâtre : la Nouvelle Phères mnémonique.

I. 2

Lorsqu'il s'était trouvé contraint de se défaire du Mas, ce Triasdevila, dont les délires nourrissaient une face obscure qui se perdit dans les brumes de la mémoire collective, avait peut-être eu la même impression qu'à présent Toti Costagrau, en touchant du doigt ses limites : nous ne connaissons vraiment la réalité que lorsqu'il est trop tard ; la façon dont l'expérience nous offre la maîtrise de quelque chose ne nous est plus d'aucune utilité ; elle l'est encore moins pour celui qui ne l'aurait pas acquise par lui-même, si, capable d'agir, il se trouve dans la même situation que nous. Même si nous en avons vu de toutes les couleurs, l'incomparable sagesse accumulée ne peut, au bout du compte, empêcher notre chute. Dès lors, les traditions, privées de vie hors de la demeure, étaient condamnées à une disparition qui ne serait pas nécessairement pieuse ni tout à fait fortuite, dans la mesure où il y a toujours un vautour pour en profiter. L'une d'elles, cependant, trouvait dans ces circonstances une occasion unique de se réaliser, faisant de cette tradition le terme ultime de toutes les aspirations, au service desquelles allait s'employer un calculateur terriblement pervers et généreux. Car,

dans l'histoire de la demeure des Costagrau, comme cela se produit souvent au sein d'autres clans, de grands événements avaient toujours marqué les réunions d'au moins cinq journées auxquelles seuls étaient admis les membres d'un cercle choisi d'amis et de parents, surtout depuis que la dernière génération avait découvert que, traditionnellement, un tel usage remontait à une époque antérieure à celle des Triasdevila, les bâtisseurs du corps principal du Mas, et que, probablement, il datait même d'avant la dynastie qui avait précédé les Triasdevila, c'est-à-dire des comtes de Palaçol, et peut-être même de l'hypothétique *gens Flaminia* à laquelle faisait allusion la pierre tombale la mieux conservée de la villa romaine.

C'est pourquoi, après avoir connu les pires épreuves de son existence, vu mourir son seul descendant mâle en pleine jeunesse, sa fille aînée, mère de ses petits-enfants, dans un accident à trente ans, après avoir perdu de vue en des contrées lointaines ses petits-enfants, détournés par des parents de substitution, dont on n'avait aucune nouvelle et qui ne voulaient plus rien savoir de l'ancien monde, après avoir vu s'effondrer toutes ses illusions, Toti Costagrau, dont le nom complet était Jordi Anselm Ramon Costagrau i Vilasolcina, ne pouvant plus tomber plus bas puisqu'il touchait déjà le fond et que, par ailleurs, il se trouvait en lieu sûr, ne se serait jamais pardonné d'avoir laissé entre les mains des nouveaux maîtres du monde le lieu où il avait passé les moments les plus heureux de sa vie, qui avait été le théâtre de ses triomphes, le coffre au trésor, la prunelle de ses yeux, sans lui avoir consacré à son flamboyant crépuscule, en guise d'obsèques, l'incomparable Nouvelle Phères mnémonique, à l'occasion d'une ultime réunion qu'en tout état de cause nul ne commettrait jamais la vulgarité d'appeler une fête, qu'elle eût lieu pour le meilleur ou pour le pire.

À son âge, s'il pouvait se permettre de lancer des invitations, il n'allait pas pour autant s'abaisser à tout organiser. Car c'est aussi à ce genre de détails qu'on reconnaît la décadence d'une grande famille. La roue avait tourné et, tout en la regardant tourner, il avait mille fois retenu son souffle, il l'avait vue passer au loin en des contrées merveilleuses ou terrifiantes, mais quand elle avait fini par s'arrêter en un lieu qui, comme il fallait s'y attendre, ne lui faisait ni chaud ni froid, il n'en avait ressenti aucune douleur, sans pour

autant renoncer à constater le désastre. Son récent veuvage ne semblait pas lui avoir laissé de trop graves séquelles, attendu surtout qu'à son âge les effusions sentimentales et les plaisirs de la chair avaient perdu tout attrait ou que si, du moins, il se permettait parfois quelque toquade, cela se passait en dehors de la maison ; son cercle familial, qui dans la pratique était indissociable de tout ce qui concernait le Mas, s'arrêtait à ses petits-neveux Joana et Quim, qui ne portaient même plus son nom, après l'avoir, comme leurs parents, traîné derrière eux comme le tulle d'une robe de mariée. Avec un zèle propre aux intérêts les plus impénétrables – qui saurait dire à quel point ils avaient été déçus et, par conséquent, quel espoir de vengeance motivait leur obséquiosité? – ils s'étaient occupés de l'organisation de la rencontre, des dates et des horaires, cantonnant, à tous égards, Toti au rôle d'un prince qui régnait de façon douteuse par individus interposés.

En partie par souci de la hiérarchie, en partie par commodité pratique et en troisième lieu, chose non négligeable, compte tenu des affinités, les unes sûres et éprouvées, certaines présumées, ils placèrent les invités les plus âgés dans les chambres situées au cœur antique de la bâtisse, à l'aile nord de la grande cour centrale, dont la plupart, situées au rez-de-chaussée, conservaient l'ancienne disposition : un petit salon meublé d'une armoire, de chaises, d'une table et d'un canapé dans la pièce principale au fond de laquelle on trouvait une alcôve avec son lit et ses deux tables de nuit ; quant aux plus jeunes, ils furent logés aux étages supérieurs, correspondant à la troisième grande rénovation, seconde de la dynastie Costagrau, dans des chambres qui disposaient d'un accès indépendant à l'arrière. Et pourtant, il y eut, on le sut seulement plus tard, de longues discussions et des désaccords entre Toti, ses petits-neveux et Assun, une sorte de gouvernante ou de majordome en jupon qui, au fil des années, s'était peu à peu arrogé des compétences que personne ne lui avait formellement accordées et des manières à la limite de l'inconvenance, car, même avec les meilleures intentions du monde, chacun étant toujours convaincu de faire preuve de bon sens et d'objectivité, il reste toujours quelqu'un dont la susceptibilité hiérarchique peut être blessée. Cependant, les chambres des invités se trouvaient loin de celles de la famille, situées dans l'aile

orientale et par conséquent inaccessibles depuis les salons de réception de l'édifice. Heureusement, il y avait quelques dépendances intermédiaires, où l'on installa un invité dont l'ego, d'une manière ou d'une autre, pouvait se sentir blessé de ne pas s'être vu adjudger une chambre dans l'une des deux parties opposées.

Les organisateurs s'étaient résignés à en léser plus d'un, ou du moins à faire quelques mécontents. Certains précédents finissent par constituer un fardeau difficile à porter quand il y a tant de choses qu'on ne peut plus réaliser, parce qu'elles ont été ratées, ou, au contraire, qu'elles ont été si réussies que l'impossibilité de faire mieux rend vaine toute nouvelle tentative, bien que ce cas ne fût imputable qu'à des détails accessoires. Antipathies, haines recuites, dettes morales datant de temps immémoriaux, non acceptées par certains, non reconnues par d'autres, mais affectant jusqu'à ceux qui n'étaient pas directement impliqués, échafaudaient un projet de construction basé sur une condition préalable essentielle : le Jeu en lui-même, dont aucun participant ne connaissait à lui seul toutes les règles. Ceux qui donnaient le ton, sans être les plus vieux – car pour gouverner encore faut-il en avoir l'énergie ! – étaient les personnes d'âge mûr qui, tout en étant les premiers à insister sur les principes, se considèrent toujours au-dessus. Jamais ils ne l'avoueraient, mais ils se croient l'exception, écueil que leur grande expérience devrait leur signaler, en leur faisant admettre qu'une telle exception ne s'appuie sur rien de réel, surtout s'agissant de ceux qui s'en considèrent les ayant-droit les plus remarquables.

I. 3

Comment le vénérable Toti Costagrau, lui qui avait tutoyé les grands de ce monde, aurait-il pu imaginer, pour cette ultime célébration ludique, ne pas officier en personne, lors de cette Nouvelle Phères mnémonique ? En être l'organisateur, le doyen, lui, le propriétaire de la demeure, sans être revêtu de la plus haute autorité dans le Jeu comme dans les autres domaines, créait une distorsion dont chacun devait être conscient, mais dont peu pouvaient imaginer les conséquences. Un malaise indéfinissable

risquait de faire échouer les moments décisifs de la rencontre, la crainte de tensions étant déjà en soi l'une des pires possibles. Le choix des invités avait fait l'objet de mille hésitations, revirements, obligations, concessions ou rectifications concertées ou fortuites, si bien que le résultat, comme ces succès politiques conquis de haute lutte, ne satisfaisait personne. Chacun regrettait l'absence d'un personnage important, la présence d'un individu insignifiant, jamais celle d'un proche ou, cas extrême et délirant, de soi-même. Pour les plus aguerris, le Jeu avait commencé.

Les premiers à arriver, le mardi en milieu de matinée, furent de vieux amis, Irina Sanssouci et Joan Dodes, qui trois ans plus tôt avait perdu sa demeure, le Mas-Persilias, toute proche du Mas-d'en-Haut, désormais aux mains d'une institution financière à capitaux arabes et japonais qui l'avait destinée à des stages ou à des congrès de haut vol, ainsi que Spiglia Süssneder, logée comme ces derniers au rez-de-chaussée de l'aile nord. Aucun d'eux ne croisa Camephes, le seigneur de l'apocalypse et de l'enthéogénèse que jamais personne n'avait vu manger ni dormir, prince du désert sans âge, aux yeux noirs profonds comme l'univers, jeune, cruel, l'ange sans sexe ni excroissance, sur lequel aucune passion ne semblait avoir la moindre prise et qui, mieux que personne, savait se mouvoir dans les espaces intermédiaires. Il salua Toti et les résidents qu'il croisait dans les couloirs – il les connaissait tous – mais ne prit pas part à leur déjeuner.

En début d'après-midi arriva Eleonore de Blangis, qui passa deux heures dans sa baignoire, vers six heures Pròsper Colonel·la et Jin Su Kiang, à huit heures Carles Castanys et Marta Vilaret, deux couples, coïncidence déjà remarquée, mariés depuis sept ans, à qui on attribua des chambres à l'étage supérieur, dans la partie indépendante de l'édifice. Entre ceux qui arrivaient et ceux qui s'étaient déjà installés, on ne savait plus très bien qui était là. C'est pourquoi, avant le dîner, Toti Costagrau accompagné de ses petits-neveux organisa la visite des annexes et une promenade dans la propriété.

Ils commencèrent par la terrasse proémiale, séparée de l'entrée principale du domaine par un double escalier à cinq volées, la première dans l'axe, les quatre supérieures disposées symétriquement, avec un premier palier orné d'une fontaine dont le parement représentait Protée, Arion et Poséidon, et un deuxième d'un bas-

relief où l'on avait sculpté la dispute entre Apollon, Dionysos et Hermès, esplanade surnommée la Française pour la structure géométrique de ses avenues et de ses parterres, selon le traité de la division aurique du double carré, pour ses allées bordées de chaque côté de grands tilleuls, que la légende locale disait originaires de Saxe, ainsi que pour sa hêtraie, son orme du Caucase vieux de cinq cents ans, ses différentes variétés de roses, ses sculptures placées aux principaux carrefours, presque toutes en fort mauvais état, devant lesquelles Toti s'étendit en explications iconographiques, mais, comme seule Spiglia le suivait, beaucoup battant la campagne plus ou moins discrètement pour de surcroît le contredire le plus souvent avec une certaine malice, il préféra laisser choir.

Pour continuer la visite, il fallait retourner au manoir, où quelques invités qui connaissaient déjà les lieux demandèrent à visiter les dépendances situées à l'est, dédiées aux travaux des champs et à l'élevage. Ces derniers s'y rendirent directement. Les annexes invisibles depuis l'entrée du domaine contenaient les étables, les écuries, le poulailler, la grange où l'on gardait le grain et les produits du jardin, le chai, directement relié à la cave. Dans les hangars les plus éloignés étaient remisées les machines agricoles, immobilisées depuis plusieurs mois déjà, en attente d'acheteurs qui ne parvenaient pas à se décider. Entre-temps, Toti fit passer le reste des invités par un escalier à deux volées symétriques afin d'accéder, à l'ouest, à une deuxième esplanade tout aussi régulière que la première, mais qui, délimitée sur son côté extérieur par une allée de pins, d'eucalyptus et de cyprès, présentait un capricieux profil en terrasse conçu pour s'adapter au terrain ; au centre, le fameux étang architectural de forme trapézoïdale, que de manière fort impropre les habitants du village appelaient le Lac romantique, certainement pour l'heureuse combinaison de saules, de châtaigniers, de magnolias, de chênes et de cyprès qui servaient de rideau de fond vers l'extérieur, comme pour son parterre de lauriers blancs et de dentelaires bleues longeant l'édifice, et ses cygnes dont certains, noirs, nageaient en compagnie de canards colverts, en parfaite harmonie avec la demi-douzaine de paons à plumes blanches qui braillaient leurs avertissements. L'étang tout entier était bordé d'un large parapet de faible hauteur dont certains pans étaient sculptés, tandis que d'autres étaient inter-

rompus par des bancs carrelés prêts à recevoir les promeneurs désireux de prendre le frais ; chaque angle était orné d'un dais assez grand pour recevoir en son centre une table ronde et six chaises en bois. La surface de l'esplanade, entièrement pavée de tomettes carrées, faisait la part belle aux allées empierrées, tout comme les parties les plus fréquentées, l'intérieur des dais et les tables de trois mètres de long entre leurs bancs. Le niveau de l'eau était légèrement plus élevé que le sol, permettant une observation insolite et un jeu de miroirs suggestif avec le paysage qui s'y réfléchissait.

Autre curiosité, l'heureuse façon dont s'intégraient en un tout harmonieux les styles de portes et fenêtres des quatre façades identifiables au sein de l'éclectisme populaire propre aux mas catalans – avec les détails médiévalisants attendus – les façades principale, postérieure et occidentale étant de forme néo-classique, en consonance avec les esplanades contemplatives : celle du bas à la française, celles du haut à l'italienne.

Il empruntèrent un large escalier en travertin d'une seule volée, bordé de part et d'autre de cyprès offrant une belle perspective inversée que, jaloux une fois de plus de ses particularités, le folklore local, sur lequel s'était greffée une tradition savante, appelait l'allée de Jacob, puis ils débouchèrent sur la troisième esplanade au nord-ouest de la demeure, située tout juste trois marches au-dessous du niveau d'accès au rez-de-chaussée de l'édifice, où se trouvait le Grand Labyrinthe harmonique, selon l'expression de Toti immédiatement discutée, au centre duquel, dans les derniers temps des Trias-devila, une gloriette avait servi de théâtre à des marathons de libations et de luxure. Ils y pénétrèrent tous, leur hôte les laissa s'y perdre et, quand plus d'une heure plus tard on eut récupéré tout le monde à la sortie, Pròsper Colonel-la expliqua que le processus de mise à l'épreuve et d'errance était, bien sûr, une façon de trouver son chemin, mais que pour atteindre le centre et s'en sortir sans perdre trop de temps, il fallait une chance diabolique ; en revanche, si quelqu'un connaissait les « vertus spirituelles » du pentagone, point qui entraîna une longue discussion sur ce que les uns considéraient comme une vertu, d'autres comme une simple propriété géométrique, à moins que cela ne revînt au même – tous se demandant selon quelle idéologie il fallait l'appeler d'une façon ou d'une autre

–, il était possible de parcourir, de façon ordonnée, tout le labyrinthe sans se perdre, en passant par toutes les intersections du polygone étoilé, occupées dans l'ordre par Chronos, Perséphone, Zeus, Aphrodite et Hermès, jusqu'à arriver au centre et en sortir avec l'aide du dieu des voleurs. En tout cas, dit Spiglia, dès qu'Andrea sera arrivée, elle nous dira si ce n'est pas le chemin du grand pentagone romain de l'oncle Lorenzo.

Au-delà du labyrinthe, à l'emplacement approximatif du village ibère, un mur d'enceinte à trois portes courait d'un chemin à l'autre ; il était garni de trois tourelles, toutes trois semblables, d'une utilité énigmatique, plus ou moins en ruine, dont une à chaque extrémité et la troisième au point le plus élevé de la partie médiane, à quelques mètres de la porte centrale. C'était la seule limite extérieure à la demeure signalée par une enceinte, simple exercice de rhétorique architecturale, car au-delà se dressait un bois de châtaigniers et de chênes-lièges en forme d'éventail de nord-est en nord-ouest qui appartenait à la propriété, dont on disait qu'elle avait été l'un des obstacles à la vente les plus difficiles à résoudre. Une clôture absurde qui ne sépare rien, avait dit quelqu'un, mais on avait facilement conclu que c'était loin d'être la seule, que la plupart étaient dans ce cas, et que, pour preuve des raisons formelles de son existence, on pouvait observer des différences de traitement entre les parois intérieure et extérieure, l'une bordée de marbre noir, rouge et vert, l'autre ornée d'un motif géométrique et recouverte d'une douteuse couleur lie de vin, probable effet de la dégradation d'une autre nuance. C'est là que ceux qui s'étaient séparés pour visiter les dépendances à usage agricole rejoignirent le groupe et, comme c'était le premier jour, tout le monde fut enchanté de partager le point de vue ; on avait même l'impression qu'on aurait toujours assez de banalités sur lesquelles s'accorder. Partis en petits groupes, apparemment au hasard, et passant les portes donnant sur le bois qui ne fermaient plus, les invités ne s'aventurèrent pas au-delà, car la plupart n'étaient pas chaussés pour cela, les chemins se perdant aussitôt et le sous-bois étant trop salissant.

Lorsqu'au crépuscule ils eurent achevé leur promenade, l'heure était arrivée de passer à table pour un dîner, dont, le lendemain, Carles et Marta me firent un rapport détaillé.

Le mercredi, l'avocat des Costagrau, Alcandre Ferrany, se présenta très tôt dans une grosse voiture où voyageaient aussi Andrea Gisellberti, la sœur d'Eusebi, et Mercedes Schikamayr, toutes deux tapageuses et chargées de paquets. Lorsque, avant de se retirer dans son bureau avec son avocat, notre hôte fit remarquer que le glamour de la réunion avait gagné quelques points, la plaisanterie ne fut pas reçue par tout le monde de la même manière, mais, malgré son cynisme, il y avait là un peu de vrai, voire beaucoup. Glamour ou simple brouhaha de gamines de quinze ans, elles qui en avaient le triple, ces dames examinèrent et commentèrent avec une joie expansive l'état des salles de bains, les tableaux accrochés dans les chambres qui leur avaient été assignées, au dernier étage évidemment, et au fond du couloir, avec un intérêt notable pour les teintes rosées et les bleu ciel des courtepointes en harmonie avec l'ancienneté des lits, dont seuls les matelas étaient récents. Impitoyable, Marta prit soin de leur faire remarquer tous les détails que leur humeur enthousiaste et étourdie les empêchait de voir. Être arrivé une demi-journée plus tôt confère toujours un peu plus de connaissance et d'expérience, comme si cette avance se comptait en semaines et non en heures ; d'ailleurs Marta tirait toujours parti de l'avantage dont elle se trouvait jouir et, si mince fût-il, elle se chargeait de l'enfler.

Alors qu'elles n'étaient pas encore tout à fait installées, se présentèrent Faustina Pujana et sa petite-fille, Ophidia Papasseit, à qui on n'attribua pas de chambre, parce qu'elles conservaient encore au sein de leur ancien domaine quelques prérogatives. Celui-ci avait été le premier vendu des trois plus grands d'Agnualla, mais la famille s'était réservé une des annexes ainsi que la maison de gardien, outre le fait qu'elle pouvait encore vivre de la rente que lui rapportaient quelques parts dans la société désormais maîtresse des lieux qu'en visionnaires les Pujana avaient préférées à la somme versée comptant que leur aurait procurée la vente totale. Le domaine appartenait désormais à la Bertshell & Co qui en avait fait un musée d'art

populaire et le fonds historique de la région, c'était d'ailleurs là qu'étaient conservés les vestiges de la villa romaine du Mas-d'en-Haut ; ainsi, les dividendes apportés par cet accord leur suffisaient-ils à conserver un certain train de vie, sans comparaison toutefois avec celui de leur milieu d'origine, objectif qui faute d'être celui de Toti Costagrau, revenu de tout cela, devait être celui de ses descendants. À Faustina et Ophidia qui n'avaient donc pas de chambre, on avait offert une sorte de cabinet simplement meublé d'une table, de quatre chaises et d'une armoire dont elles pouvaient disposer à leur convenance, à ce détail près que, cette pièce étant située au sud-est, on voyait de sa terrasse la maison des Pujana, ce qui pouvait être considéré comme une courtoisie, mais aussi, vu les circonstances, comme une espièglerie de nature à se retourner contre l'hôte. Quand Ophidia apprit que Su Kiang était arrivée, elle partit à sa recherche et elles se retrouvèrent au bord de l'étang.

Après midi, moment idéal pour m'installer, prendre un apéritif et attendre le déjeuner, j'étais arrivé au Mas-d'en-Haut. Comme j'y avais déjà séjourné plusieurs fois, je m'étais rendu directement au garage et, heureusement – car c'était mon idée –, il n'y restait qu'une seule place, de sorte que ceux qui se présenteraient après moi devraient laisser leur voiture sur l'esplanade. J'avais garé la mienne de face, entre la Mercedes kaki métallisé d'Alcandre, au toit piqué de mystérieuses antennes, que j'aurais reconnue entre mille, et la Volvo de Marta, qui avait appartenu à je ne sais plus qui. Le ciel était couvert, mais lumineux ; entré dans la maison par l'un des accès latéraux qui donnait sur le hall central desservi par l'escalier principal et les couloirs qui menaient aux chambres du bas et à la cour, j'étais tombé sur Joana, qui avait interrompu ce qu'elle était en train de faire pour me saluer avec le sourire ravageur que je lui connaissais.

— Andreu, je te trouve de plus en plus beau.

— C'est toi qui es belle, répondis-je pour dire quelque chose, avant de lui faire la bise.

— J'aimerais bien ! minauda-t-elle en s'écartant pour se montrer à moi, mais je ne suis plus ce que j'étais.

— Mais si, répliquai-je, cherchant désespérément un autre sujet de conversation.

— Tu crois ? Touche, dit-elle en prenant ma main pour la coller à sa poitrine, tu trouves qu'elle n'a pas changé ?

— Elle me semble plus grosse qu'avant, avançai-je, par courtoisie, sans perdre de vue le temps qui passait et me demandant s'il était bien convenable de rester planté là au milieu du hall d'entrée, une main sur le sein de la nièce de celui qui, jusqu'à nouvel ordre, était encore le maître des lieux.

— Touche, touche ! insista-t-elle en saisissant mon autre main tandis que j'allais m'écarter, juste au moment où derrière moi retenait la voix de Toti Costagrau :

— Nom de nom ! Tu ne peux pas attendre qu'il ait posé son bagage ? lui lança-t-il en m'adressant un sourire las. Andreu, mon petit, je suis ravi de te voir. Comment vas-tu ?

Nous nous fîmes une accolade, je soupirai.

— Pas aussi bien que toi. Moi aussi, je suis ravi. Comment vas-tu ?

— Comme tu sais, complètement ruiné, répondit-il en souriant, mais quand je vois ma descendance, je ne suis guère étonné. Celle-ci est nymphomane, l'autre homosexuel.

— Toti, n'exagère pas, dit-elle sur un ton menaçant qui ne prétendait pas le convaincre.

— Eh bien, voyons ! Maintenant, elle va me dire qu'il vaut mieux que je me taise, parce que j'y suis aussi pour quelque chose.

— Toti... protesta-t-elle mielleuse, moi, ce genre de reproches, jamais, jamais je ne me le permettrais.

— Ton frère et toi, vous devrez vous y faire, répondit-il, avant de poursuivre son chemin, en se retournant à demi pour me lancer, juste avant de sortir : Sois le bienvenu, Andreu, tu le sais, tu es ici chez toi.

— Je vais te montrer ta chambre, dit Joana, m'invitant à la suivre dans l'escalier. Sais-tu qui est sur le point d'arriver ? Nous nous arrê tâmes : Ton amie Anna Codines.

— Ah oui ? fis-je d'un air déconfit.

— Et elle ne vient pas seule, ajouta-t-elle en me causant un choc, mais je ne sais pas, je les ai vus ensemble la semaine dernière, et il n'a pas l'air d'être son petit copain, plutôt un vieil ami, dit-elle en riant. Ils m'ont demandé des chambres séparées, précisa-t-elle d'un

air qui me fit revivre. Quant à savoir si elle couche avec lui, pour moi cela ne fait pas l'ombre d'un doute ; ce genre de relation m'échappe, conclut-elle à ma grande inquiétude, surtout la connaissant.

— Comme si toi, tu étais une petite sainte.

Nous entrâmes dans une chambre du dernier étage orientée à l'ouest, où trônait un immense lit recouvert d'un dessus-de-lit rouge assorti aux murs, qui me fit l'effet d'une prémonition.

— Toi aussi tu me considères comme une nymphomane ? me demanda-t-elle pendant que je posais mon bagage au sol, avant de m'enlacer. Mais, voyons, je suis une femme normale, reprit-elle en me souriant, alors que j'affectais de m'intéresser au paysage, à la décoration. Peut-être avec quelques kilos de plus, rien de grave, non ? Sans doute par manque d'exercice ! fit-elle en se jetant sauvagement sur moi. Tu pourrais me donner un coup de main, non ?

I. 5

En milieu d'après-midi, je descendis sur l'esplanade de l'étang, où depuis un moment s'étaient réunis Toti, Quim, Spiglia, Eleonore, Pròsper, Faustina, Dodes, Alcandre, Mercedes, Carles et Marta. Je craignais un peu de me trouver face à Anna, mais l'éditrice n'était pas là. Alors que j'approchais, j'entendis des rires et une profusion de commentaires qui se turent à mon arrivée, mais je me convainquis de ne pas me laisser accabler par ma susceptibilité, fût-elle fondée. Il arrive souvent, surtout au début, qu'on ait l'impression d'en savoir moins que les autres, qu'on les trouve plus piquants, plus fins, plus ironiques. En fin de compte, plus forts. Qu'ils feront des traits d'esprit qu'on ne comprendra pas, et que tout le monde s'en rendra compte.

— Assieds-toi, Andreu, dit Quim, en m'indiquant une place sur le banc de céramique, entre une Mercedes et une Eleonore au sourire figé. Tu connais tout le monde ?

La conversation se fragmenta. Comme je n'avais pas grand-chose à raconter à Mercedes ni à Eleonore, entre lesquelles j'étais assis, je pris prétexte de l'arrivée des boissons pour me lever et me rapprocher de Carles et de Marta.

— Savez-vous si Anna est arrivée ?

Ils se regardèrent en souriant.

— Tu vois ? dit Marta à son mari, avant de se tourner vers moi. À peine arrivée, elle est allée tout de suite se connecter à Internet.

— Question de travail, précisa Carles, mais ne t'inquiète pas, elle descend tout de suite.

Marta me regardait avec une impertinence gênante.

— Tu ne veux rien savoir de plus ? demanda-t-elle tandis que je faisais la moue la plus ambiguë possible. Je ne sais pas, mais d'après ce que m'a dit Joana... peut-être aimerais-tu avoir davantage de nouvelles avant qu'elle ne se montre.

— Trop tard, la voici.

Malheureusement, je m'étais assis dos à la maison, et quand je me retournai, elle avait déjà parcouru plus de la moitié du chemin et regardait tout le monde en souriant. Je fis le choix d'afficher un faux sourire, sans avoir à faire beaucoup d'efforts, car la plupart des gens étaient inconnus d'Anna et de son compagnon, et la confusion des présentations me permit de leur échapper. Sentant mon pouls s'accélérer, je me maudissais ; la façon dont elle était vêtue, son décolleté, tous ces bijoux, sa coiffure excessive, sa manière si bruyante de parler et de rire me mettaient mal à l'aise. Je ne sais pas si j'étais plus gêné par ce qui me plaisait que par ce qui me déplaisait. Il y avait peut-être un peu des deux, sans compter l'absence d'équilibre entre une chose et l'autre.

— Connais-tu Xavier Moragues ? me demanda-t-elle, quand mon tour fut venu.

— Alors, c'est vous, le fameux Andreu Farinyes, me fit celui-ci sans même avoir bien entendu mon nom.

— Je ne me savais pas si connu, répondis-je, tandis qu'elle riait en prenant soin de ne fixer son regard sur rien de précis.

— Andreu est l'espion le plus célèbre que je connaisse, dit-elle comme pour couper court, suscitant les rires alentour, avant de s'adresser à Toti : Que signifie l'inscription à l'entrée ?

— Laquelle ? Celle de la porte ou de la façade ?

— Y en a-t-il une autre à la porte ?

— *Etsi omnes ego non*, récita Toti, un sourire désabusé aux lèvres. Mais qu'est-ce que j'allais dire ? Ah oui ! *Lasciate ogni speranza voi*

ch'entrate?

Tout le monde la regardait, son attitude me faisait honte, car de surcroît tous avaient les yeux fixés sur moi, tous sauf elle, avec la volonté manifeste de ne pas m'adresser un regard pour bien faire comprendre que je ne comptais pour rien.

— Comme avertissement, on aurait certainement pu faire plus direct, fit observer Spiglia.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire ? insista Anna.

De l'esplanade du labyrinthe arrivèrent Ophidia, Andrea, Su Kiang et Camephes, sur lesquels s'achevèrent les présentations à Anna et à ce Moragues, qui me sembla très distrait et, quel que fût l'éventail de combinaisons sexuelles possibles, en aucun cas le concurrent dont je devais me soucier. À personne, fût-ce au plus distrait, ne pouvait passer inaperçue l'impression produite par Camephes, immanquablement vêtu comme un prince des *Mille et Une Nuits* sans toutefois rien de folklorique, mais étrangement discret et affichant une insouciance aussi trompeuse qu'efficace, et par ces trois femmes, qui, allez savoir pourquoi, avaient décidé de se présenter à ses côtés. D'elles trois, Ophidia, la femme serpent, était la seule à ne pas avoir succombé à l'aura du mythe, peut-être faute d'avoir eu le temps de l'étudier à fond, du fait de sa jeunesse. Attentif à ne pas perdre un seul détail de la manière dont Su Kiang allait tout droit s'asseoir à côté de Pròsper, je remarquai, à la façon dont ils communiquaient de temps en temps par un jeu d'allusions gestuelles vertigineux et impénétrable, son expression sévère, si faussement distante, ses cheveux noirs presque rasés, l'O Gac Su — un légendaire pendentif en argent qui ne la quittait jamais —, son art probablement inné de se ménager en société une aura de solitude aussi subtile qu'efficace, sans cesser pour autant de se montrer profondément courtoise. J'aurais dit que les attentions, dont Pròsper faisait preuve, étaient millimétrées, craintives, comme on pouvait le déduire d'aussi brillants antécédents, et que Su Kiang se laisserait faire, heureuse de régner éternellement sur un empire, dans la mesure toutefois où les mouvements de la déesse vêtue de noir étaient plus exigeants, impatients, voire rigides, tandis que ceux de son compagnon accusaient une indifférence désabusée ; or, malgré ces premières impressions, je me rendis peu à peu compte, la

première incrédulité passée, que c'était précisément l'inverse : elle exigeait de lui une attention qui allait jusqu'à lui reprocher de regarder les autres femmes, sans probablement se demander non seulement si une attitude aussi peu conforme à sa propre renommée n'allait pas au détriment de l'adoration si constamment vantée que Pròsper lui vouait, mais encore si elle ne gâchait pas son image si bien travaillée de femme fatale, car tout le monde finissait par s'écarter d'elle, par indifférence plutôt que discrétion, comme on le fait des choses connues ou trop vues. Je ne fus pas le seul à m'en apercevoir, à la façon dont, un instant, Marta croisa mon regard, en m'adressant une moue de résignation.

— Tu vois ce que peut coûter de renoncer à cent amants pour un mari, dit-elle en haussant un sourcil, un petit sourire aux lèvres.

En revanche, bien que le passage de la trentaine n'eût pas été aussi aimable avec elle qu'avec la princesse asiatique, Andrea semblait bien plus désinvolte, amusante, presque heureuse d'afficher le gain vénial de quelque bourrelet, peut-être aussi parce qu'elle n'avait pas de citadelle à défendre ; aussi passait-elle d'une conversation à l'autre au lieu de manifester un intérêt particulier envers quelqu'un, allant jusqu'à toucher familièrement les invités, sans même se priver de boire dans leurs verres, vêtue d'un petit haut orangé très décolleté sur un pantalon blanc moulant jusqu'au genou qui, à défaut d'être vraiment déplacé, avait quelque chose d'anachronique, en cette fin de saison, et contrastait avec l'austère robe fourreau noire de Su Kiang. Elle avait l'air si heureux que, quoi qu'elle fit, on ne pouvait rien lui reprocher. Le vent se mit à souffler par rafales, le ciel entier fut soudain envahi de nuages d'altitude si rouges, que la scène revêtit une sombre magnificence qui fit dire à quelqu'un qu'il fallait reconnaître que, chez les Costagrau, on ne faisait pas les choses à moitié. Avec son mordant habituel sans jamais être tout à fait cruel, Marta était en train de me donner les dernières nouvelles lorsque sonna le portable de Joana, à laquelle on prêta une attention dissimulée.

— Merci, Àssun. Accompane-les, je viens les chercher tout de suite, conclut-elle avant d'éteindre son téléphone et de se tourner vers nous : Mes amis, tous nos invités sont là.